

Transmission de la tradition religieuse : crise ou efflorescence ?

Qu'est-ce qui est vraiment en crise dans le christianisme ? Seulement la transmission ? Sans doute pas, selon le philosophe et théologien Vincent FLAMAND.

Vous avez déconcerté votre auditoire en évoquant spectres, vampires et autres morts-vivants...

Vincent FLAMAND : Je voulais, par l'utilisation de ces figures qui incarnent un rapport à la mort, tenter de comprendre pourquoi, à première vue, ce christianisme ne fait plus sens et pourquoi cela ne se transmet plus. À l'inverse de la tendance, qui dit que la crise de la transmission est uniquement une crise de communication. Cette façon de voir les choses esquivé le pourquoi. Or, le cœur du christianisme, la dogmatique, là où s'est cristallisé le sens (la Résurrection, le Péch^é originel...), on ne sait plus y donner sens.

Comment comprendre cette évolution ?

VF : Dans le christianisme s'est faite lentement une érosion du sens, parce que la modernité a cherché à s'extraire de la vision du monde politique, sociale, théologique chrétienne. Sans doute, parce que le christianisme avait donné naissance à un discours de pouvoir doublé de culpabilité. Au nom du Dieu d'amour, il promouvait un Dieu pervers ennemi de la condition humaine. La modernité a réagi contre ce sens inintelligible par rapport au vécu de la condition humaine. Cette remise en question, KANT l'exprime ainsi : « *Je ne peux connaître que ce que j'expérimente, je n'ai jamais expérimenté Dieu, donc Dieu n'est pas de l'ordre de la connaissance* ».

Pour d'autres, le christianisme est un mouvement de pensée vrai, mais à dépasser. Chez FEUERBACH, le christianisme est une manière de refuser la condition humaine. Nous projetons notre propre puissance sur un Dieu que nous inventons pour ne pas nous-mêmes devoir vivre de cette puissance humaine qui nous fait peur. Chez NIETZSCHE, les chrétiens sont des vampires. Le reproche est fort : les chrétiens détestent la vie parce qu'ils sont incapables de la vivre, de lui donner sens. Ils font de cette négation, de cette haine de la vie un pouvoir sur les âmes des autres. Ils ont communiqué leur « non-vie » à tous. Le discours chrétien est vidé de son sens théologique, existentiel. La modernité le déclare mort.

Dès lors, qu'est-ce que les chrétiens peuvent encore dire ? Faut-il se résigner ?

VF : Il faut accepter ce mouvement « libérant ». Nous expérimentons une certaine mort de ce que nous croyons. En quoi est-ce que cela questionne le sens de ce que nous croyons ? Les chrétiens se sont enfermés dans la foi, laissant la critique aux autres. Ici, la foi chrétienne accepte cette mise en face de la critique. La mort apprend à perdre la maîtrise et à retrouver une attitude empêchant d'absolutiser un point de vue. Cela nous oblige à renoncer à une foi doctrinaire qui aurait le dernier mot sur tout. On redécouvre ce qui fait le cœur du christianisme, la lutte contre l'idolâtrie qui est un mouvement profond chez l'être humain. L'idolâtrie, c'est s'affirmer par le fait qu'on se nie. On pose quelque chose d'absolu (le Progrès...) et on y sacrifie son existence. Les limites de la condition humaine sont gommées. Tout est permis au nom de l'absolu. Le christianisme a lutté contre cette idolâtrie, mais il en est devenu une.

Comment sortir de cette prétention à mettre la main sur l'absolu ? En réinterrogeant le lieu même qu'on ne veut plus interroger, le lieu dogmatique. Il faut réentendre ce que les dogmes ont voulu dire, mais d'une manière critique.

C'est un plaidoyer pour une dogmatique critique ?

VF : Pour une dogmatique qui accepte le poids du savoir qui s'exprime dans le dogme et qui accepte aussi de se laisser questionner. Elle empêche ainsi que le dogme s'absolutise. Si je dis Dieu, je pose une question. Dieu, c'est une question posée à nos réponses. Ce n'est pas une réponse posée à nos questions. On reste fidèle à la tradition, mais on en parle à la lumière de l'expérience contemporaine sans volonté d'absolu. L'incarnation qui lie irrémédiablement Dieu et l'homme est au cœur de cela. Tout fait sens, mais avec des limites.

Au fil de votre exposé, vous nous avez proposé le christianisme comme force critique...

VF : Si le christianisme reconnaît qu'il ne peut pas avoir une parole définitive, il redevient force critique face à une modernité qui a donné naissance à ses idolâtries, dont celle de la limite. Il y a deux conceptions de la finitude : « *Je suis un être limité, je ne peux pas prétendre avoir une parole absolue* » ou « *Je suis un être limité donc il ne peut rien se passer d'autre que ma limite, qui ne laisse pas la possibilité de quelque chose d'autre* ». Poussé à bout, cela donne une forme de totalitarisme : il n'y a pas d'échappatoire à la condition humaine. Mais quelle vie désirer quand il n'y a pas de possibilité d'un ailleurs ? Ce christianisme critique propose une transcendance forte de fournir un possible recours à toute forme d'aliénation. Le christianisme a opposé une figure aux morts-vivants, le Ressuscité qui n'est pas un revenant. C'est Celui qui est né à son existence singulière.

Comment, dès lors, envisager la référence chrétienne pour une école ?

VF : Dans cette perspective, l'école chrétienne ne sera ni meilleure, ni différente des autres. Elle ne fera pas l'économie de la lourdeur institutionnelle et humaine. Elle ne cherchera ni à évangéliser, ni à dominer l'irréductible altérité. Elle sera de quelque part pour pouvoir être à tous, limitée pour accepter d'autres limites. Elle se souviendra pour être capable de créer. Alors, par de longs processus d'apprentissage et de déconstruction d'une tradition dont elle n'entend pas être la fille docile, mais l'héritière adulte, elle pourra offrir un je-ne-sais-quoi de vivant, une qualité, une attention dont elle reconnaîtra qu'elle n'a nullement l'apanage, mais auxquels la tradition qui la porte lui interdira de renoncer. ■

Entretien : Anne LEBLANC

**L'intégralité de la conférence de Vincent FLAMAND est accessible sur :
<http://enseignement.catholique.be> > Services du SeGEC > Etude > Activités > Université d'été 2012 > Traces**